

LOIN DU VILLAGE, DES « FILLES FACILES ET FORCEMENT ENCEINTES » : LES IMMIGREES ESPAGNOLES A PARIS ET LEUR VILLAGE D'ORIGINE DANS LES ANNEES 1960-1970

Bruno TUR (Université Paris 8)

*Dès la fin des années 1960 et jusqu'aux années 1970, poussés par le manque de travail et les faibles salaires, des dizaines de milliers d'Espagnols quittent leur pays pour tenter l'expérience migratoire ailleurs en Europe. Pour la première fois dans l'histoire des migrations ibériques, des femmes célibataires –qui plus est des jeunes filles– partent seules ou en groupe non mixte. A Paris, destination favorite de ces femmes, elles s'emploient principalement comme « bonnes à tout faire ». Si ces départs sont consentis par les communautés villageoises d'origine, l'absence de ces femmes et leur vie imaginée dans la capitale française, loin de toute surveillance, vont alimenter les rumeurs.*

Le 30 décembre 1963, à l'occasion des fêtes de fin d'année, Franco (1892-1975) s'adresse à la Nation espagnole par voie télé et radiodiffusée. Puisque *Radio Nacional de España* (RNE) émet ses programmes à l'étranger, le dictateur ne manque pas d'évoquer, dans son allocution, ceux qui ont quitté l'Espagne en quête d'un avenir meilleur à l'étranger, comme il l'avait déjà fait en 1962. L'évocation est brève : « Mon souvenir (...) [accompagne] les pauvres et ceux qui, poussés par le besoin, ont cherché du travail en dehors de nos frontières<sup>1</sup>. »

L'année suivante, à l'occasion de l'ouverture de la VIII<sup>ème</sup> législature des *Cortes* (le Parlement espagnol), Franco précise sa pensée :

« [L']émigration, justifiée pour les hommes, n'a pas lieu d'être pour les femmes, puisqu'on leur offre dans nos villes des places de service bien rémunérées qui leur éviteront les dangers de cette aventure en pays inconnu<sup>2</sup>. »

Enfin, en 1965, adressant ses vœux de fin d'année à la Nation, il radicalise son discours :

---

<sup>1</sup> « Mensaje de fin de año a todos los españoles (Madrid, 30 de diciembre de 1963) », in Francisco FRANCO BAHAMONDE, *Discursos y mensajes del Jefe del Estado, 1960-1963*, Madrid, Dirección General de Información, 1964, p. 619. Tous les extraits des discours sont traduits par moi-même.

<sup>2</sup> « Discurso de S.E. el Jefe del Estado en la inauguración de la VIII legislatura de las Cortes españolas (Palacio de las Cortes, 8 de julio de 1964) », in Francisco FRANCO BAHAMONDE, *Discursos y mensajes del Jefe del Estado, 1964-1967*, Madrid, Publicaciones Españolas, 1968, p. 92.

« [Nous devons prêter une attention] spéciale au cas de l'émigration féminine isolée qui, sans les garanties dues, entraîne nos jeunes [filles] dans une aventure pleine de dangers, les exposant a des exploitations, des arnaques et des accidents à l'intérieur des grandes villes [étrangères], sans que nos autorités consulaires et les services que [nous avons mis en place pour aider les immigrés] puissent facilement leur assurer la protection efficace et l'aide [nécessaire]. Les cas que nous découvrons sont si nombreux, où malheurs et accidents sont soufferts par beaucoup de ces jeunes [filles], que je conseille aux familles espagnoles de couper cette sorte d'émigration, inutile par ailleurs, puisque la situation de l'emploi et la rémunération de notre service domestique est suffisamment satisfaisante pour ne pas soumettre nos jeunes [filles] a ces tristes vexations.<sup>3</sup> »

A de nombreux égards, cet extrait est surprenant. D'une part, il souligne l'hypocrisie d'un système (et de son dirigeant) qui en appelle aux « familles espagnoles », autrement dit aux pères, pour mettre un frein aux départs des femmes, sans que les autorités ne fassent rien pour empêcher ce phénomène. Aussi, ce discours se fonde sur un refus de considérer la domesticité comme un emploi : les femmes sont maîtresses de maison « par nature » ; elles ne doivent pas tenter ailleurs ce qu'elles devraient faire « naturellement » en Espagne. Par contre, toujours chez Franco, le discours sur l'émigration des hommes n'est pas le même :

« L'étranger devient pour nos travailleurs industriels une école de formation professionnelle. La majeure partie de ceux qui arrivent là-bas en tant qu'apprentis reviennent (...), au bout de trois ans, en tant que spécialistes ou, dans le pire des cas, comme des ouvriers [bien préparés] ; ils reçoivent, en même temps, une leçon constante de la meilleure discipline par le travail (...).<sup>4</sup> »

---

<sup>3</sup> « Mensaje ante el año 1966, dirigido por su excelencia el Jefe del Estado a todos los Españoles (30 de diciembre de 1965) », *ibid.*, p. 270.

<sup>4</sup> « Mensaje ante el año 1965 (30 de diciembre de 1964), Francisco FRANCO BAHAMONDE, *Discursos...*, 1964-1967, *op. cit.*, p. 134.

L'étude de ces discours<sup>5</sup> fait clairement apparaître une opposition de la vision de l'expérience migratoire selon le sexe du migrant : véritable « école » de la vie (au sens positif du terme) pour les hommes, elle se révèle être une « aventure pleine de dangers » pour les femmes. Pourtant, ces discours ne reposent sur aucune vérité statistique. Si dangers il y a dans l'expérience migratoire, il ne fait aucun doute qu'ils sont identiques pour les immigrés des deux sexes (exploitation, travail illégal, déprime, etc.), qui ont par ailleurs adopté des techniques pour contourner ces mêmes dangers. Aussi, les discours de Franco répondent à l'écho des campagnes. Car c'est là que, dès la fin des années 1950, naissent les stéréotypes sur les émigrés<sup>6</sup>, sur les absentes plus que sur les absents.

En Espagne, jusqu'à la vague dite des « économiques » (principalement années 1958-1974), l'émigration était considérée comme une affaire d'hommes. Les femmes migrantes étaient des épouses, des mères, des filles, ne partant jamais seule. D'une certaine façon, on peut dire que, dans les représentations populaires, l'émigrée était la *compagne* de l'émigré. A la fin des années 1950, la donne change. Les nombreuses femmes qui partent seules sont issues de milieux ruraux et pauvres. Elles ont entre 16 et 20 ans au moment de leur départ. Surtout, elles sont célibataires et partent seules, à deux ou en groupes par le train ou en autocar.

L'expérience migratoire est ponctuée de retours au village, pour les vacances par exemple, une ou deux fois par an. Les relations avec la famille, avec les amis restés sur place, globalement avec l'ensemble du village d'origine, ne changent pas au début de « l'aventure » migratoire. Mais rapidement, les rapports évoluent en creusant l'écart. Non que les relations s'interrompent : la majorité des personnes immigrées ont entretenu un rapport constant avec les connaissances restées sur place, et le retour au village est un rituel annuel auquel tout le monde se plie. C'est une sorte de répétition avant le retour définitif, tant désiré par ailleurs par les migrants espagnols. Mais la vie dans les grandes villes européennes éloigne les émigrés

---

<sup>5</sup> L'historien Paul Preston nous éclaire sur la paternité des discours par Franco : « [Pour contrôler son image], Franco écrivait de façon prolifique : un roman, un journal de la guerre coloniale, de nombreux articles de presse, des discours compilés dans plusieurs tomes. Ce furent des discours par centaines. Certes, une grande partie du texte de chacun d'entre eux fut écrite par des fonctionnaires, des directeurs généraux et même des ministres. Cependant, on peut dire que si la partie la plus "statistique" de ces discours naissait de la main des fonctionnaires, il y avait toujours en revanche une partie ou la voix authentique du Caudillo se faisait entendre. C'était la partie que Franco écrivait et où il menait une sorte de dialogue avec lui-même. Par conséquent, les discours sont une bonne source pour le biographe de Franco (...) ». Paul PRESTON, « Franco, les mythes du grand manipulateur », in Paul PRESTON et Angel PALOMINO, *Franco, biographies croisées*, Paris, Grancher, 2005, p. 31.

<sup>6</sup> Les pays « receveurs » ne sont pas les seuls à émettre des stéréotypes sur les travailleurs étrangers. Ceux-ci en sont victimes dans leur propre pays d'origine. Voir Bruno TUR, « Conchita, Carmen et Maria, ou de la

espagnols des deux sexes des habitudes du village. Témoignages oraux, correspondances et compte-rendus de réunions syndicales nous renseignent sur ces aspects.

Concrètement, ce sont les femmes qui en parlent le plus parce qu'elles sont les premières victimes du regard du village, des ragots et commérages.

Pour les hommes célibataires –les discours de Franco témoignent en ce sens–, l'émigration est perçue comme une expérience formatrice, incluant l'initiation sexuelle s'ils sont partis sans avoir eu l'occasion de visiter les prostituées du *barrio chino* de la grande ville la plus proche. L'émigration offre aussi le cadre de leur accomplissement viril : c'est à Paris qu'ils trouvent une épouse, se marient, ont des enfants. Enfin, l'expérience migratoire permet un accomplissement personnel, du moins dans la lecture franquiste de ce phénomène :

« Lorsque l'émigrant a gagné [assez] d'argent pour ouvrir un commerce en Espagne (...), il revient. Mais pas seulement avec de l'argent ; il [possède désormais] –et il faut en tenir compte– un esprit distinct. Il a vécu avec des hommes différents, avec d'autres manières d'entendre la vie.<sup>7</sup> »

Concrètement, pour les hommes, l'émigration et la vie à l'étranger (avec l'optique obsessionnelle du retour en Espagne) sont perçus comme une expérience positive. En ce qui concerne les jeunes femmes parties seules, la perception de leur expérience est différente. Parce qu'elles sont loin, entre elles, on considère qu'elles ne peuvent pas faire face aux dangers guettant leur « innocence naturelle » et leur « simplicité d'esprit ».

D'ailleurs, on peut s'étonner de voir les villages laisser partir les jeunes filles si massivement, leur permettant ainsi d'échapper au contrôle social très lourd dans l'Espagne franquiste. Cependant, au village, on ne perçoit pas le problème de cette façon. Les adultes, les parents surtout, n'ont pas le sentiment de livrer les filles « à l'aventure » : on s'assure que, dans les lieux de destination, des adultes vont prendre en charge la jeune fille nouvellement arrivée. Ces adultes sont des gens du même village, ayant émigré plus tôt, parfois des amis ou des membres de la famille exilés en France par exemple. D'autre part, elles ne partent pas seules et elles font le voyage au moins deux par deux, souvent en groupe. Ainsi, les villages

---

disposition des immigrées espagnoles à faire briller les logis parisiens », in *Actes du Colloque ¿Verdades Cansadas ? Fabrication et emploi de stéréotypes sur le monde hispanique en Europe*, à paraître fin 2006.

<sup>7</sup> *25 años de paz vistos por 25 escritores españoles. Documentos Informativos*, n° 6, 1964, p. 117. Traduit de l'espagnol par moi-même.

utilisent les réseaux qu'ils ont constitués pour permettre aux jeunes émigrées de partir en toute sécurité.

Au fil des ans, les relations entre les émigrées et ceux qui sont restés au village changent. Ici, il est très intéressant de constater qu'hommes et femmes ne tiennent pas les mêmes discours. Dans nos entretiens oraux, les hommes partis pour la France, l'Allemagne ou la Belgique ne remarquent pas de changements particuliers dans leurs relations avec le village. Peut-être quelques-uns se souviennent-ils d'une jalousie mal dissimulée chez un ami. Mais rien, concrètement, ne vient troubler la quiétude de l'émigré, perçu au village comme un travailleur dont l'émigration et la vie loin des siens sont un sacrifice. Au contraire, les souvenirs des femmes immigrées insistent sur un changement dans les attitudes à leur égard, au village, et les retours pour les vacances sont l'occasion de s'en rendre compte. A un moment donné de leurs parcours, elles ont eu la sensation d'être incomprises de leurs amis ou de leurs proches. Si elles ne disent pas en avoir souffert, elles pensent que ceux qui sont restés au village avaient gardé une mentalité peu en accord avec leur nouvelle vie.

Les désaccords portent sur tous les sujets de conversation. Ils témoignent de la tension existant entre les membres de la communauté villageoise qui voient leurs filles s'écarter des normes en vigueur au village. Parce qu'on ne va plus à l'église, parce qu'on ne porte plus le deuil, parce qu'on fréquente des garçons, on devient suspects.

A la fin des années 1970, Isabelle Taboada et Florence Lévy ont rapporté le témoignage d'une immigrée espagnole, arrivée en 1961 en France et employée de maison à Paris :

« Cela fait seize ans que je suis ici ; mais ça fait aussi seize ans que je suis coupée de là-bas [le village en Espagne]. Ils ont changé aussi, mais d'une autre façon. Je ne comprends pas, je n'aime pas beaucoup la façon de penser de mes frères, par exemple : ils sont complètement matériels (...). Moi, j'ai changé depuis que je suis ici. Le milieu que je fréquente influe, je ne sais pas, mais quand je vais là-bas, je n'accepte plus beaucoup de choses<sup>8</sup>. »

---

<sup>8</sup> Témoignage de S., in Isabelle TABOADA LEONETTI, Florence LEVY, *Femmes et immigrées. L'insertion des femmes immigrées en France*, Paris, La Documentation Française, 1978, p. 189.

Ainsi, la vie à Paris opère une ouverture d'esprit et permet aussi une certaine découverte d'indépendance féminine : « La femme, là-bas, à Valence, est arriérée ; elle vit encore aux crochets de son mari<sup>9</sup> ».

Si, au début, l'expérience migratoire ne devait durer que quelques mois, celle-ci se prolonge dans la majorité des cas de plusieurs années. Et c'est parce qu'elles se trouvent loin, à l'étranger, pour une période plus longue que prévu que les femmes immigrées espagnoles inspirent les ragots dans leur village respectif. Lorsque les bruits commencent à circuler, tous ont un point commun : ils interrogent et mettent en scène la sexualité des émigrantes. Rare est celle qui n'a pas été accusée d'être enceinte, ce qui expliquerait, pour des habitants du village, que certaines tardent plus de deux ans après le départ avant de revenir passer leurs congés au village. Si elles ne reviennent pas plus tôt, c'est qu'il faut prendre le temps de cacher sa grossesse et, peut-être, d'avorter ou d'abandonner l'enfant.

Aujourd'hui, lorsqu'on les interroge sur leur parcours, les femmes espagnoles n'évoquent pas spontanément ces aspects de leur vie : il faut impérativement poser la question pour savoir ce qu'on disait d'elles dans leurs villages. Alors, les mots sont très durs : beaucoup sont d'accord pour dire qu'elles étaient qualifiées de *putas*, de filles facilement séduites, mais aussi séductrices. Dans les villages valenciens, ont dit d'elles que ce sont des *gandules*, des *putangues*, et ce sont surtout des garçons de leur âge restés sur place qui répandent ces bruits. Il s'agit là d'un comportement montrant combien les garçons avaient perdu confiance en celles qui partaient, comme se souvient Maria Fornes : « Quand tu rentrais en Espagne, les garçons disaient “Tiens, celles-là sont celles qui viennent de Paris”, en pensant que tu couchais avec tout le monde. On était loin, ici, on était toutes des putains. Même les garçons qui étaient des amis avant mon départ ne me regardaient plus de la même façon<sup>10</sup> ».

Forcément, au village, en entendant les rumeurs de façon répétée, les familles s'inquiètent. En septembre 1962, Maruja écrit depuis l'Espagne à sa cousine Maria March (23 ans alors), émigrée à Paris. Elle s'étonne que celle-ci ne lui ait pas dit qu'elle attendait un enfant. Maria lui répond qu'il n'en est rien, et que sa cousine ne doit pas faire cas de ce qui se dit au village. Le ton est sec, Maria March semble mal accepter les doutes de sa cousine et

---

<sup>9</sup> Témoignage de C., *Ibid.*, p. 203

<sup>10</sup> Entretien avec Maria FORNES, Paris, mai 2002.

elle ne cache pas sa déception. Les lettres suivantes ne mentionnent plus le malentendu, mais cet échange montre l'importance accordée à ces rumeurs par ceux et celles qui sont restés au village : Maruja n'hésite pas à croire que sa cousine est enceinte, alors qu'elle est sa principale confidente depuis l'enfance et qu'elles entretiennent toutes deux une correspondance appuyée<sup>11</sup>.

A Paris, les jeunes femmes sont conscientes de ce qui se dit d'elles en leur absence. Elles ne cherchent pas toujours à s'en défendre, mais elles décident de donner des nouvelles à leurs proches autant que possible, de façon à les rassurer. Au village, c'est l'honneur de la famille qui est en jeu. Restés sur place, les parents et les frères sont chargés de contrer les accusations, qui témoignent des peurs de la communauté qui voit ses filles échapper au contrôle social en vigueur dans les villages. Loin, sans le regard des adultes ou de l'Eglise, elles ne peuvent que s'égarer et perdre tout « honneur », croit-on.

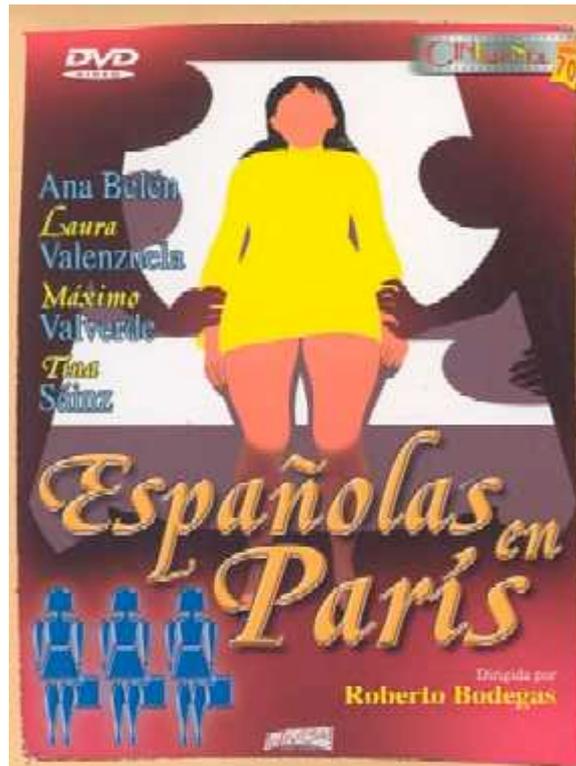
C'est l'argument principal du seul film ayant été consacré au phénomène de l'émigration féminine espagnole, *Españolas en París* (1971). Malgré la personnalité du réalisateur (Roberto BODEGA), que l'on ne peut pas taxer de franquiste, cette fiction est parfaitement en accord avec les thèses du régime. D'ailleurs, bien qu'il ne soit pas recommandé aux moins de 18 ans lors de sa sortie –mais non interdit–, ce film a remporté trois des prix les plus importants lors du festival cinématographique Cinema Writers Circle Awards en 1972<sup>12</sup>.

Le personnage principal du film, une « bonne à tout faire » parisienne jouée par Ana Belén, est séduite par un immigré espagnol avant d'en être enceinte. Sous la pression du père de l'enfant et influencée par une ancienne employée de maison espagnole devenue prostituée (!), elle décide de se faire avorter. Mais au moment où deux vieilles femmes espagnoles aux visages sévères et vêtues de noir (symbolisant la mort) vont pratiquer l'avortement clandestin sur la table d'une cuisine d'un appartement parisien, la jeune femme les repousse violemment en poussant un hurlement : nous comprenons alors qu'elle a décidé de garder l'enfant. Cette fiction illustre donc l'image convenue de l'immigrée espagnole à Paris. D'ailleurs, l'affiche originale du film, reproduite sur la jaquette de l'édition DVD, est une reproduction graphique du moment où l'avortement va être pratiqué sur la jeune femme.

---

<sup>11</sup> Collections privées de Maruja S. et Maria M.

<sup>12</sup> Meilleure actrice (Laura Valenzuela), meilleur second rôle (Elena Maria Tejeiro) et surtout meilleur film.



Affiche originale du film « Españolas en París » (1971)  
(Source : édition DVD 2004)

Sur une table immaculée, la jeune fille brune, vêtue d'une robe jaune très courte, est menacée par deux ombres qui n'ont rien de féminin (il ne s'agit donc pas seulement des deux avorteuses) ; elles illustrent plutôt le « danger » masculin. Deux mains griffues sont posées sur le corps de la femme, comme si les deux ombres tenaient une proie qu'elles ne souhaitent plus lâcher. Le détail des trois silhouettes bleues, au bas de l'affiche, permet d'identifier les *Españolas en París* comme étant les immigrées employées de maison dans la capitale française.

Si les rumeurs de débauche sont très actives durant les premières années de l'immigration, elles finissent par se transformer et s'estomper sans jamais disparaître complètement. Au fil des années, les Espagnoles émigrées ne sont plus des « filles faciles » : fiancées puis mariées, mères de plusieurs enfants, elles ont, aux yeux des détracteurs, acquis une respectabilité nouvelle. Mais on assiste encore, aujourd'hui, à des réminiscences de ces croyances : le 11 avril 2005, à Paris, alors que la sociologue Laura Oso présentait son livre sur les employées de maison espagnoles<sup>13</sup>, un vieil homme (lui-même émigré espagnol) prit la parole et scandalisa l'assistance, composée pour beaucoup d'anciennes « bonnes à tout

<sup>13</sup> Laura OSO CASAS, *Españolas en París. Estrategias de ahorro y consumo en las migraciones internacionales*, Barcelona, Edicions Bellaterra, 2004, 266 p.

faire » : « Il faut aussi dire que les femmes espagnoles se prostituaient. [Les employées de maison] couchaient avec leurs patrons ! »<sup>14</sup>. Dommage, ce jour-là, que le débat ait pris fin sur cette intervention...

Celles parties en couple n'ont pas été confrontées au problème des rumeurs à caractère sexuel. Les seuls griefs à leur égard dénonçaient leur « embourgeoisement » et l'acquisition nouvelle d'un certain pouvoir d'achat qui devait mettre un temps encore pour concerner tous les Espagnols restés en Espagne.

---

<sup>14</sup> Paris, Instituto Cervantes, 11 avril 2005. Présentation du livre par Antonio Izquierdo et Natacha Lillo, en présence de l'auteur.